

LA FACULTÉ

suivi de

UN JEUNE SE TUE

Christophe Honoré

ACTES SUD ~ PAPIERS

PRÉSENTATION

Deux pièces pour dire une jeunesse en guerre, quand l'amour n'est plus un signe de victoire.

“ACTES SUD-PAPIERS”

collection dirigée par Claire David

CHRISTOPHE HONORÉ

Christophe Honoré est écrivain et cinéaste. Il a régulièrement écrit et mis en scène pour le théâtre. En 2012, trois de ses textes seront créés au Festival d'Avignon.

DU MÊME AUTEUR

THÉÂTRE

Les Débutantes, L'Ecole des Loisirs, 1998.
Le Pire du troupeau, Editions de l'Olivier, 2001.

ROMANS

L'Infamille, Editions de l'Olivier, 1997.
La Douceur, Editions de l'Olivier, 1999.
Scarborough, Editions de l'Olivier, 2002.
Le Livre pour enfants, Editions de l'Olivier, 2005.

POUR LA JEUNESSE

Tout contre Léo, L'Ecole des Loisirs, 1996.
C'est plus fort que moi, L'Ecole des Loisirs, 1996.
Je joue très bien tout seul, L'Ecole des Loisirs, 1997.
L'Affaire P'tit Marcel, L'Ecole des Loisirs, 1998.
Zéro de lecture, L'Ecole des Loisirs, 1998.
Une toute petite histoire d'amour, L'Ecole des Loisirs, 1998.
Je ne suis pas une fille à papa, Thierry Magnier, 1998.
Les Nuits où personnes ne dort, L'Ecole des Loisirs, 1999.
Mon cœur bouleversé, L'Ecole des Loisirs, 1999.
Brettonneries, Thierry Magnier, 1999.
M'aimer, L'Ecole des Loisirs, 2004.
Noël c'est couic, L'Ecole des Loisirs, 2005.
Torse nu, L'Ecole des Loisirs, 2005.
Viens, L'Ecole des Loisirs, 2006.
Juke-box, L'Ecole des Loisirs, 2007.
Le Terrible Six Heures du soir, Actes Sud junior, 2008.
J'élève ma poupée, L'Ecole des Loisirs, 2010.
La Règle d'or du cache-cache, Actes Sud Junior, 2010.

© ACTES SUD, 2012

ISSN 0298-0592

ISBN 978-2-330-01382-0

LA FACULTÉ

suivi de

UN JEUNE SE TUE

Christophe Honoré

ACTES SUD ~ PAPIERS

LA FACULTÉ

PERSONNAGES

Ahmed, vingt ans
Jérémy Leflamair, vingt ans
Kevin Leflamair, vingt-deux ans
Yoann Leflamair, dix-sept ans
Harouna, vingt ans
Stéphane, quarante ans
Anna, vingt ans
Souad, vingt ans
La mère, quarante et un ans
Des étudiants

Ce texte est le résultat d'une demande faite à l'auteur par Eric Vigner et le CDDB – Théâtre de Lorient, centre dramatique national.
Il est créé dans une mise en scène d'Eric Vigner en juillet 2012 au festival d'Avignon.

— scène 1 —

La neige. Angle d'un bâtiment d'université et d'une classe en pré-fabriqué, renforcement, galerie extérieure couverte, entrée du bâtiment, portes de la classe. Pelouses.

Des étudiants se dispersent. Sortant du bâtiment, s'éloignant dans la galerie.

Deux garçons d'une vingtaine d'années, Ahmed et Jérémy, fument.

AHMED. J'étais dans sa chambre, sa chambre est à l'étage de la maison de ses parents et la chambre de ses parents est de l'autre côté du mur, mais là ils étaient en bas devant la télévision. Il voulait me déshabiller entièrement et je voulais qu'il ferme les volets, mais il me disait non, à cause de la neige qu'il voulait voir tomber dans la nuit. Et il a ouvert la fenêtre pour que ma peau prenne la couleur du froid, un rose froid, il a dit "un magenta". Ce mot à ce moment-là, c'était bizarre. J'avoue, je ne pensais pas que ce genre de mot lui appartenait... Pourquoi je dis "j'avoue" ? Bref, j'étais nu et je parlais à la neige, à propos de tout autre chose, je parlais des cavaliers. Je rigolais, je criais des trucs à la neige d'une manière très dégagée. Je m'étais défoncé en arrivant chez lui. Les cavaliers, la neige comme une armée permanente, ils tournent, une boucle... Sa main me respirait, vraiment, je n'étais qu'une odeur dans sa main. Sa chambre, fenêtre ouverte avec le radiateur qui tournait à plein régime. J'avais l'impression qu'il ne prenait pas tant  a au sérieux, de me toucher, le temps qu'il prenait. J'étais vaincu puisqu'il était habillé et qu'il pouvait sentir mon odeur pendant que je ne pouvais que trembler. J'étais le p d  de l'affaire et lui non. Je le savais. Et je me disais que j'avais une  me, puisque j'acceptais d'être le p d  de l'affaire, puisque j'étais nu et que je parlais à la neige l'air de rien. C'était la grande différence entre cette fois-là et les fois

de l'adolescence, cette histoire d'âme. Avant lui, je croyais que la différence c'était de le faire avec des étrangers, des hommes que je ne connaissais pas deux heures avant. Avec lui, je comprenais que la différence, c'était de trouver agréable d'être le pédé de l'affaire. Je suis son amant, parce qu'il l'a décidé, et qu'il me l'a dit et que j'ai répondu oui. J'arrive pas à croire que j'ai fait ça avec lui. Mon corps encadré par la fenêtre ouverte sur la nuit, la neige. C'est la vie que j'ai désormais.

JÉRÉMY. Je ne te crois pas.

AHMED. Je te jure.

JÉRÉMY. Il est pote avec mes frères depuis le collège. Je l'ai vu plein de fois embrasser des filles.

AHMED. Là c'était avec moi.

JÉRÉMY. C'est pas le genre.

AHMED. Je m'en fous. On l'a fait, il voudra le refaire c'est sûr.

JÉRÉMY. Harouna, on parle d'Harouna ?

AHMED. Evidemment. Celui que j'ai croisé chez toi. Avec tes frères. Où tu crois que je peux croiser ce genre de mec ailleurs que chez toi ?

JÉRÉMY. Si mes frères apprennent ça...

AHMED. Quand tu veux, tu me réinvites.

JÉRÉMY. Attends, casse-toi... J'ai un prof là, qu'il faut que je coince.

AHMED. Tu vas rentrer à pied ?

JÉRÉMY. Pas le choix.

AHMED. Je passe à la bibliothèque et je te raccompagne chez toi.

JÉRÉMY. Commence pas.

AHMED. Je sais ce que je fais. On se retrouve ici ?

JÉRÉMY. D'accord mais dégage, là.

(Ahmed fait quelques pas et s'engouffre dans le bâtiment. Un homme d'une quarantaine d'années s'approche.)

Vous avez oublié quelque chose ?

Le prof, Stéphane, sort un papier de la poche de son manteau.

STÉPHANE. C'est toi qui as écrit ça ?

JÉRÉMY. Oui... J'ai pas pu m'en empêcher. Je ne devrais pas être là, je sais.

STÉPHANE. C'est plutôt moi qui devrais craindre quelque chose.

JÉRÉMY. Vous avez le droit de m'avoir convoqué après le cours.

STÉPHANE. Mais je ne t'ai pas convoqué. C'est toi qui m'as convoqué.

JÉRÉMY. Je l'ai fait parce que je pensais que ça vous plairait, mais je peux repartir.

STÉPHANE. Ne bouge pas. Dis-moi quel âge ont tes parents ?

JÉRÉMY. Trente-huit et quarante et un ans. Vous avez comme eux ?

STÉPHANE. Presque.

JÉRÉMY. Je vais partir.

STÉPHANE. Reste.

JÉRÉMY. Vous avez raison d'être ferme avec moi.

STÉPHANE. Méfie-toi.

JÉRÉMY. Non vraiment. J'ai besoin qu'on me cadre, je me sens perdu. Je ne sais pas ce qui est bien pour moi. Ce que je dois faire de ma vie.

STÉPHANE. A ton âge tu devrais peut-être te soucier de juste vivre ta vie. Pas trop anticiper.

JÉRÉMY. Oui, mais là, j'ai l'impression qu'il ne m'arrive rien.

STÉPHANE. Je ne suis pas sûr de t'être utile.

JÉRÉMY. Si, j'aime bien que vous me remontiez les bretelles.

STÉPHANE. Parle-moi de toi.

JÉRÉMY. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

STÉPHANE. Ce que tu veux bien me raconter.

JÉRÉMY. Posez les questions, je répondrai.

STÉPHANE. A toutes les questions ?

JÉRÉMY. Oui.

STÉPHANE. On ne devrait pas faire ça.

JÉRÉMY. Pourquoi ? Moi vous me plaisez.

STÉPHANE. Ah bon ?

JÉRÉMY. Je vais partir.

STÉPHANE. Reste. Tu sais, n'importe qui peut nous surprendre. Quelqu'un qui a oublié quelque chose, les gens de l'entretien.

JÉRÉMY. Je ne comptais pas me déshabiller ici devant toi. Je peux te tutoyer ?

STÉPHANE. Oui. Même si le "vous" est plus excitant.

JÉRÉMY. Je suis d'accord.

STÉPHANE. T'aimes faire quoi ?

JÉRÉMY. Je sais pas. Posez des questions.

STÉPHANE. T'as une sexualité active ou passive ?

JÉRÉMY. Passive.

STÉPHANE. Plutôt docile ?

JÉRÉMY. Oui. Mais je peux aussi faire mon sauvage.

STÉPHANE. Je n'en doute pas. Tu as connu beaucoup de garçons ?

JÉRÉMY. Six, huit.

STÉPHANE. Des garçons plus âgés que toi ?

JÉRÉMY. Une fois, quand j'avais seize ans. Un mec de trente-deux ans. Sinon, plutôt mon âge.

STÉPHANE. Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

JÉRÉMY. Je ne sais pas moi. C'est vous le professeur.

STÉPHANE. Méfie-toi.

JÉRÉMY. Pour une fois, je sais ce que je fais. Dites, j'obéirai.

STÉPHANE. Tu obéirais à tout ?

JÉRÉMY. Presque. Enfin, dans la limite du raisonnable... Je vous laisse y penser.

STÉPHANE. Tu me laisses ?

JÉRÉMY. Je peux pas rentrer en scooter. Les bus ne circulent pas avec la neige. Faut que je rejoigne le centre-ville. J'attends un copain.

STÉPHANE. Je peux te raccompagner avec ma voiture.

JÉRÉMY. Oui bien sûr... On va sortir tous les deux d'ici, direction le parking, sous les regards de tous les étudiants de la fac.

STÉPHANE. Tu as raison.

JÉRÉMY. Vous allez pouvoir vous passer de moi une soirée. Demain, on a cours ensemble.

STÉPHANE. Sauve-toi.

JÉRÉMY. C'est pas une fuite, il faut vraiment que je rentre. A pied, j'en ai pour plus d'une heure.

STÉPHANE. Il est clair entre nous que tout ce qui s'est dit ici est et restera confidentiel.

JÉRÉMY. Evidemment.

STÉPHANE. Même pas un baiser alors ?

JÉRÉMY. Je n'ai pas envie d'être sentimental avec vous, c'est autre chose que je cherche.

STÉPHANE. On peut être sentimental et vicieux.

JÉRÉMY. Peut-être. Je ne prétends pas tout connaître.

STÉPHANE. Allez, file.

JÉRÉMY. Vous ne voulez rien d'autre qu'un baiser ?

STÉPHANE. Tu es sûr de ce que tu fais ?

JÉRÉMY. J'aime les ordres clairs.

STÉPHANE. On va rentrer dans la classe. Tu te mettras à genoux et je te baiserai la bouche comme si je te baisais le cul.

JÉRÉMY. Vous avez la clé ?

Stéphane montre la clé. Il ouvre le préfabriqué. Jérémie le suit. Ils disparaissent.

Quelques minutes de neige. Stéphane ressort de la classe. Il referme la porte à clé derrière lui. Il se sauve.

Ahmed sort alors du bâtiment en compagnie d'une étudiante, Anna.

ANNA. ... Ce que c'est pathétique.

AHMED. Donne-moi une seconde.

Ahmed essaie de repérer Jérémie. En vain. Il se rapproche d'Anna.

ANNA. Il est parti ?

AHMED. J'en sais rien...

ANNA. C'est quoi son nom déjà ?

AHMED. Jérémie... C'est pas grave, je prends que pour moi... J'ai pas assez de toute façon pour nous deux.

ANNA. Tu prends pour combien ?

AHMED. Cent.

(Anna regarde aux alentours avant de sortir un sachet de son sac de cours. Stéphane arrive alors. Ahmed cache vite le sachet dans sa main fermée. Stéphane semble hésiter... Il se dirige vers le préfabriqué.)

Excusez-moi monsieur, Jérémie il était avec vous ?

STÉPHANE. Il est parti.

AHMED. Y a longtemps ?

STÉPHANE. Cinq minutes.

AHMED. Merci... *(Il fait la bise à Anna.)* A demain alors, je lui en parle.

Ils se séparent.

Stéphane attend qu'ils se soient éloignés pour sortir sa clé, ouvrir la porte du préfabriqué et s'y enfermer.

— scène 2 —

La nuit. Terrain de foot désert, bordure d'une rocade, barre d'immeubles.

La neige est partout. Ahmed marche en parlant au téléphone.

AHMED. Ralenti un peu, Jérémy Leflamair. Je suis derrière toi, suis à Villelouis là. Je traverse les terrains de foot, vers les Iris. J'ai de la neige jusqu'aux genoux. Je vois pas tes marques, t'es passé par où ? J'ai croisé ton copain d'arts plastiques, le gothique, il était explosé au crystal. Il était effondré sur le banc de l'abribus. Il m'a raconté qu'une sorte d'aurore boréale avait détoné sous ses yeux dans la nuit, il parlait de traînées verdâtres qui tourbillonnaient, et qui seraient descendues vers lui direct, l'auraient contourné et lui seraient rentrées dedans. Je te jure, il pense s'être fait sauter par une aurore boréale. J'ai fait oui, oui, de la tête, sans le contrarier rien, dans l'espoir qu'il me refille de son truc, et j'ai eu raison. J'ai même supporté qu'il m'appelle *mister*, genre "ça va, *mister*?", "tu sais, *mister*", "tu vois, *mister*, des traînées vertes"... Je pourrais tuer quand on m'appelle *mister*, mais là j'ai immédiatement noté qu'il s'était éclaté à un truc trop puissant, j'ai contrôlé ma colère. Et une fois que j'avais le crystal dans la main, j'en ai même profité pour le faire se lever, je lui ai promis que j'allais vérifier les ravages de la boréale, il a cambré le cul devant moi, ce mec n'aurait que son cul, il mériterait de vivre. Je regrette de pas lui avoir fait baisser son jean. Ses fesses laiteuses me manquent là...

Je suis toujours excité en ce moment et je ne te vois toujours pas... Attends, je vais crier : "Jérémy ! JÉRÉMY !" ... T'es rentré en courant ou quoi ? C'est beau, ce blanc. Bon, je te préviens, si on croise Harouna, fais-toi discret, et arrange-toi pour nous laisser tous les deux. Je suis croc ! Te fous pas de ma gueule. "Jérémy !" ... T'es où, putain ?... J'aperçois ton immeuble maintenant... Je t'attends encore un peu. C'est mieux que d'arriver seul. Je ne veux pas l'effrayer, surtout s'il est avec tes frères. Je ne veux pas être un souci pour lui. Je veux l'accueillir, le recueillir, pleinement. Je sais qu'il est mieux à l'intérieur de moi que dehors. Je veux le voir, même si j'ai peur qu'il me voie, lui.

(Il raccroche, sort un stylo, retire la mine. Se sert du tube du stylo comme d'une pipe. Coince le morceau de crystal à une extrémité, l'allume. Inspire. Inspire. L'effet est immédiat.)

Je me fous de la fac et j'emmerde ceux qui me détestent. Et particulièrement cette raclure qui a prétendu devant Anna que j'étais nul au pieu. C'est toujours la même chose, ces connards veulent coucher avec moi, ils pleurent que je suis trop mignon et une fois qu'ils m'ont eu, ils s'écartent comme si j'étais envahi par la vermine, comme si en me regardant de près, ils avaient découvert une peau grouillante de vers, putréfiée. Ils ne me tuent pas, ils s'aperçoivent que je suis mort depuis plusieurs mois. Ils vérifient que je suis déjà mort. Aucun courage pour me tuer. C'est ma mort déjà passée qui les excite. Mon cadavre déjà pourrissant. L'odeur, ils la chassent. Des heures pour la débusquer ma salissure, ma saloperie, ma souillure, ma ternissure. Ils me veulent comme on boit de l'eau croupie. Aucun assaut, aucun meurtre. Des rondes autour de mon corps décomposé. Ils me profanent. Des mites. Sont miteux.

(Il s'effondre dans la neige, écarte les bras, les remue.)

Snow Angel ! J'ai besoin de glace, conservez-moi ! Une viande morte à congeler ! Snow Angel ! J'ai huit ans et demi, c'est mon père qui m'apprend à laisser mon empreinte, c'est ma mère qui grogne que je vais prendre froid. Et mes fesses gelées qui me chauffent, m'enflamment, me hissent au ciel. Dis, Allah, nous sommes deux. Deux à être implorés pour ce que nous désirons. Nous n'avons jamais engendré, n'avons pas été engendrés non plus. Je suis égal à toi. *(En arabe.)* Il est Allah, l'Unique. Allah, le seul à être imploré pour ce que nous désirons. Il n'a jamais engendré, n'a pas été engendré non plus. Et nul n'est égal à lui.

Trois garçons se sont approchés.

KEVIN. T'es qui ? T'es fou ? Faire ta prière sur le dos, c'est quoi ?

YOANN. Mauvais musulman, mauvais signe ça.

KEVIN. Tu fais quoi dans la neige ?

HAROUNA. Relève-toi.

KEVIN. T'es qui ?

HAROUNA. Il est défoncé. C'est un pote junk de votre frère.

KEVIN. Tu vends de la came à mon frère ? T'as de la came là ? Réponds.

YOANN. On le connaît pas.

HAROUNA. Mais si.

KEVIN (*à Ahmed, montrant Harouna*). Tu le connais lui, s'appelle Harouna ?

AHMED. Non.

KEVIN. Regarde-le avant de répondre. Alors ?

AHMED. Non.

HAROUNA. Je dois me tromper.

YOANN. On l'avait jamais vu ici.

KEVIN. T'es d'ici ?

AHMED. Non.

KEVIN. Qu'est-ce que tu fous ici alors ?

AHMED. J'ai marché, à cause de la neige. Je rentre chez moi.

KEVIN. C'est où chez toi ?

AHMED. Quai de la République.

KEVIN. Pour aller quai de la République, tu passes par les Iris, toi ?

YOANN. Il se fout de ta gueule.

AHMED. Je vais y aller.

YOANN. On t'a pas dit de bouger. T'as de la came sur toi ? T'as quoi ?

AHMED. J'ai rien.

YOANN. Ne mens pas, tu tiens quoi dans ta main ?

AHMED. Je l'ai finie. Je viens de la fumer. Je vous la laisse, peut-être qu'il en reste.

YOANN. Qui t'a dit que je fumais du crack, moi ? Suis un bon catholique, moi.

AHMED. C'est pas du crack.

HAROUNA. C'est quoi ?

AHMED. Du crystal.

HAROUNA. Je connais pas.

AHMED. Je t'en trouverai si tu veux.

KEVIN. T'es familier là. Il est familier avec toi là Harouna. Attention. Il va devenir amical. Attention.

HAROUNA. Il sait pas ce qu'il dit. Regarde son état. Je caille, on y va.

YOANN. Il en a sur lui, c'est sûr.

HAROUNA. On s'en fout.

YOANN. J'aime pas qu'il me mente.

HAROUNA. Tu le connais pas.

YOANN. Justement. Respect. Il est chez nous.

HAROUNA. T'as un truc sur toi ?

AHMED. Oui.

Le pied de Yoann vient soudain frapper le ventre d'Ahmed.

YOANN. Connard, à quoi tu joues ?

KEVIN. Pourquoi tu mens à mon frère et pas à Harouna ?

AHMED. Parce que c'est Harouna.

YOANN. T'as quoi sur toi ?

KEVIN. Attends Yoann... A Harouna, tu mens pas ?

AHMED. Non. Je ne peux pas lui mentir.

HAROUNA. Il est dingue, c'est bon, on s'en va.

KEVIN. C'est ton maître ou quoi Harouna ?

AHMED. Oui.

YOANN. Vide tes poches. Ouvre ton sac. Démerde-toi.

KEVIN (*à Harouna*). Il te connaît alors ?

HAROUNA. Mais non, tu vois bien qu'il est défoncé.

KEVIN. Dis, Harouna... C'est qui pour toi ? Hein ? Dis ?

AHMED. C'est mon amour.

KEVIN. Il te fait bander mon pote, c'est ça ?

AHMED. Oui.

KEVIN. T'es à ses pieds, c'est ça ?

AHMED. Oui.

HAROUNA. Mais tu vas la fermer, sale con !

KEVIN. Laisse-le s'exprimer Harouna. T'y peux rien, il t'aime. Il est prêt à tout pour toi ? Hein ? T'es prêt à tout ?

AHMED. Oui.

KEVIN. Tu pourrais le sucer, là, par exemple ?

AHMED. Oui.

KEVIN. Demande-le.

AHMED. Est-ce que je peux te sucer ?

YOANN (*tombant sur le sachet d'Anna*). Je l'ai trouvé.

HAROUNA (*à Ahmed*). Dégage.

KEVIN. Insiste, bonhomme.

AHMED. S'il te plaît, laisse-moi te sucer.

Abmed s'est rapproché à genoux d'Harouna, qui lui balance un coup de pied dans la figure, suivi de plusieurs autres.

KEVIN. Tu pousses, il avait dit s'il te plaît quand même.

YOANN. Merde, voilà quelqu'un, qu'est-ce qu'on fait ?

KEVIN. Enterrons-le.

Ils enfouissent le corps d'Abmed sous la neige.

YOANN. C'est Jérém.

KEVIN. On ferme nos gueules.

Jérémy s'approche.

JÉRÉMY. Qu'est-ce que vous foutez là ?

YOANN. On fait des bonshommes de neige.

KEVIN. Et toi ? T'es pas rentré en scoot ?

JÉRÉMY. Avec la neige et le verglas, non.

KEVIN. Idiote, on va te le griller.

JÉRÉMY. Ça va Harouna ? T'as pas l'air en forme.

HAROUNA. J'ai froid, c'est tout.

JÉRÉMY. Moi aussi, je rentre. Vous restez là ?

KEVIN. Laisse-nous ton casque.

JÉRÉMY. Pourquoi ?

KEVIN. On va finir le bonhomme de neige, on lui fera porter ton casque.

JÉRÉMY. Qu'il soit trempé après, pas question.

KEVIN. Quelle conne ! Je vais chercher ton scooter, je te le ramène.

JÉRÉMY. Il peut dormir là-bas une nuit.

KEVIN. On va te le griller, je te dis. Donne. Casque, clé.

JÉRÉMY. Si ça t'amuse.

YOANN. Tu pourrais prendre plus soin des cadeaux qu'on te fait.

JÉRÉMY. Je doute qu'il vous ait coûté très cher.

KEVIN. L'affront.

YOANN. Allez, dégage.

KEVIN. Mais tu nous attends en bas. Si tu rentres avant nous, maman va nous tuer.

JÉRÉMY (*s'éloignant*). Bien sûr je vais me geler les couilles jusqu'à votre retour.

YOANN. Fais pas ta traînée, tu nous attends dans le hall. T'as bien un livre à lire, un cours à apprendre.

Dès que Jérémy a disparu, Kevin commence à balancer un coup de casque sur la neige à l'endroit où ils ont enterré Ahmed.

KEVIN. Hé toi ? (*Coup de casque.*) Ça va ? Bien ? Moi ça va beaucoup mieux, tu vois... (*Coup de casque.*) Tu sais où est Harouna ?

Ça fait un bail que je l'ai pas vu... On m'a dit qu'il était parti en Californie. Californie. Il habitait chez toi avant de partir, Harouna, non ?

Coup de casque. Yoann s'empare du casque.

YOANN. T'étais passé où ?... Hein ? Avec qui ?

Coup de casque.

HAROUNA. Il a son compte. C'est bon.

Kevin a commencé à déterrer Ahmed. Il l'oblige maintenant à répondre.

YOANN. T'es avec qui ? (*Abmed refuse, tente de se dégager.*) Quoi, c'est secret ?

Kevin tient Ahmed contre lui, comme un chien qu'il ne faudrait pas laisser s'enfuir.

KEVIN. Laisse-le, tu vois bien qu'il ne parle pas.

YOANN (*en désignant Ahmed*). Il est sympa ton chien.

KEVIN. Je l'ai volé. Je le vends dix euros.

YOANN. C'est un caniche, non ?

KEVIN. Oui.

YOANN. Ah bon, il a pas de couilles alors.

KEVIN. Bien sûr. Regarde-le.

YOANN. Il sait pas se tenir sur ses pattes ?

KEVIN. Il peut pas. Trop jeune encore. Il pisse du lait. On va m'en donner dix euros. C'est un bon caniche pour se faire lécher le cul.

YOANN. Montre ses dents. Oh, il est agressif, tu l'as pas dressé ?

KEVIN. Caniche sauvage ça.

HAROUNA. Je suis gelé.

KEVIN. OK, on va aller se prendre un chocolat. Hein ? On garde le chien avec nous ?

HAROUNA. Laisse-le là.

KEVIN. Non, pourquoi ? T'as peur qu'il chie partout ?

YOANN. Moi j'ai pas de fric pour un chocolat, t'en as toi ? Tu travailles ou quoi ?

KEVIN. Evidemment ! J'ai un job, moi.

YOANN. Tu fais quoi ?

KEVIN. Putain, je vends ce chien !

YOANN. Arrête, il vaut rien ton clebs.

AHMED. Laissez-moi partir.

KEVIN. Il parle, en plus ! Tu vois bien que j'ai une fortune entre les mains.

AHMED. Je veux partir.

KEVIN. Tu le prends avec toi, Harouna ?

HAROUNA. On fait quoi, alors ?

YOANN (*ressortant le sachet d'Anna*). On s'occupe de ça.

KEVIN. On abandonne le chien ? Vous êtes sans cœur.

Yoann se penche vers Ahmed.

YOANN. Allez mignon, faut pas rester dans nos pattes, là... Dégage. (*Ahmed n'a pas la force de se relever. Yoann lui envoie un coup de casque dans la tête. Ahmed s'effondre. Yoann s'acharne, un deuxième, un troisième coup.*)

Et tu touches pas à mon frère, c'est compris. Tu lui files pas tes merdes, tu lui renifles pas le cul !

Kevin l'arrête, s'empare du casque.

KEVIN. C'est bon là, il a compris... (*Coup de casque à nouveau.*) Hein, que t'as compris?... (*Il tend le casque à Harouna.*) Tu veux aussi lui dire au revoir ?

Harouna s'empare du casque, frappe un grand coup sur Ahmed. Il rend le casque à Kevin. Le casque est couvert de sang.

HAROUNA. On peut y aller maintenant ?

KEVIN. On t'attend.
